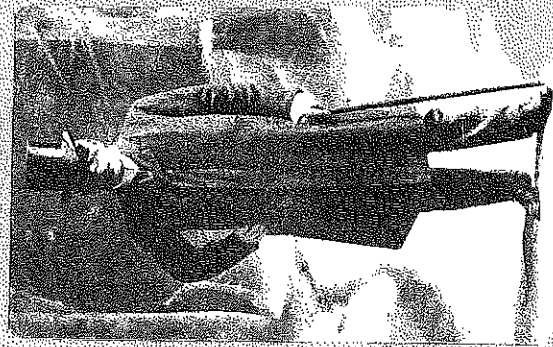


FRANK WIEDKIND

THÉÂTRE COMPLET

LE PEINTRE MINUTE • LES JEUNES GENS
L'ÉVEIL DU PRINTEMPS • LE SPECTRE DU SOLEIL



FRANK WIEDKIND

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

Tragédie enfantine

Traduction François Regnault

MORITZ.— Tu ne sais pas, Hans, tu ne devines pas tout ce qui était en jeu. Voici trois semaines que je me glisse près de cette porte comme devant la gueule de l'enfer. Aujourd'hui, je vois qu'on ne l'a pas fermée à clef. Je crois bien, m'eût-on offert un million — rien, rien au monde n'aurait pu me retenir ! — Me voilà au milieu de la salle — j'ouvre le grand cahier — je tourne les pages — je trouve, — — et pendant tout ce temps... j'en ai froid dans le dos —

MELCHIOR.— ...Pendant tout ce temps ?

MORITZ.— Pendant tout ce temps, il y a la porte, derrière moi, grande ouverte. — Comment je suis sorti... descendu l'escalier, je ne sais pas.

HÄNSCHEN RILOW.— Ernst Röbel est-il admis/ lui aussi ?

MORITZ.— Oh ! Oui, Hans, oui ! — Ernst Röbel est admis comme moi.

ROBERT.— Alors tu n'as pas dû lire de bien près. Si on ne compte pas le banc des ânes, on arrive à soixante et un avec toi et Röbel, alors que la classe d'en haut ne peut pas en contenir plus de soixante.

MORITZ.— J'ai parfaitement bien vu/ Ernst Röbel est promu aussi bien que moi — mais nous deux, pour l'instant, c'est provisoire. Au premier trimestre on verra clairement qui des deux doit faire place à l'autre. — Pauvre Röbel ! — Le ciel sait que je ne suis plus en peine pour moi-même. Le fond de l'abîme, cette fois, je l'ai trop regardé.

OTTO.— Je te parle cinq marks que c'est toi qui feras place nette.

MORITZ.— Tu n'as pas le sou. Je ne veux pas te voler. — Seigneur Dieu, comme je vais bûcher à partir d'aujourd'hui ! — Oui, je puis bien le dire — vous, croyez-le, ne le croyez pas — tout m'est égal à présent — une chose, une chose est vraie, je le sais : si je n'avais pas été admis, je me serais logé une balle dans la tête.

ROBERT.— Crâneur !

GEORG.— Ah ! le poltron !

OTTO.— J'aurais aimé te voir faire !

LÄMMERMEIER.— Une bonne claque, oui !

MELCHIOR.— (il lui en donne une) — — Viens, Moritz. Allons à la maison du garde forestier !

GEORG.— Parce que tu crois à ces sornettes ?

MELCHIOR.— De quoi te mêles-tu ? — — Laisse-les dire, Moritz ! Allons-nous-en, alors, à la ville !

Les professeurs Hungergurt et Knochentruch passent.

KNOCHENBRUCH.— Incompréhensible pour moi, très honoré collègue, que mon meilleur élève se sente attiré par mon élève le plus mauvais.

HUNBERGURT.— Et pour moi, très honoré collègue !

Scène 5

Un après-midi ensoleillé. Melchior et Wendla se rencontrent dans la forêt.

MELCHIOR.— C'est toi, Wendla, vraiment toi ? — Mais que fais-tu ici toute seule ? — Depuis trois heures je parcours la forêt dans tous les sens, sans rencontrer âme qui vive, et brusquement tu sors du plus profond fourré !

WENDLA.— Oui, c'est moi.

MELCHIOR.— Je ne te reconnaissais pas, Wendla Bergmann, j'allais te prendre pour une dryade tombée des branches.

WENDLA.— Non, non, je suis Wendla Bergmann. — D'où viens-tu ?

MELCHIOR.— Je promène mes pensées.

WENDLA.— Je cherchais de la reine des bois⁴. Maman veut faire du punch de mai. Elle voulait venir avec moi, mais au dernier moment tante Bauer nous a rendu visite, et elle n'aime pas quand ça monte. — Alors, je suis venue toute seule.

MELCHIOR.— Et tes reines des bois, tu les as ?

WENDLA.— Un plein panier. Là-bas, sous les hêtres, il en pousse épaisses comme du trèfle. — Pour le moment, je cherche un peu à m'y retrouver. J'ai dû me perdre. Tu peux me dire quelle heure il est ?

MELCHIOR.— Trois heures et demie passées. — On t'attend à quelle heure ?
 WENDLA.— Je croyais qu'il serait plus tard. Je suis restée un long moment étendue près du ruisseau, sur la mousse, et j'ai rêvé. Le temps a passé si vite ; j'avais peur que le soir tombe.

MELCHIOR.— Si personne ne t'attend, restons encore un peu, étendons-nous ici. Sous ce chêne, là, c'est mon endroit préféré. La tête contre le tronc, on regarde le ciel fixement à travers les branches, et on est hypnotisé. La terre est encore chaude du soleil du matin. — Voilà des semaines que je voulais te demander quelque chose, Wendla.

WENDLA.— Il faut que je sois chez moi avant cinq heures.

MELCHIOR.— Nous marcherons ensemble. Je porterai ton panier, nous descendrons le lit du ruisseau, et en dix minutes, nous serons sur le pont ! — Lorsqu'on est couché, la tête entre les mains, il vous vient les pensées les plus étranges...

Tous deux s'étendent sous le chêne.

WENDLA.— Que voulais-tu me demander, Melchior ?

MELCHIOR.— J'ai entendu dire, Wendla, que tu vas souvent visiter les pauvres, que tu leur apportes vivres, vêtements et aumônes. Ce que tu en fais, c'est de ton gré, ou c'est ta mère qui t'envoie ?

WENDLA.— La plupart du temps, c'est ma mère qui m'envoie. Ce sont de pauvres familles de journaliers, qui ont des tas d'enfants. Souvent, l'homme est sans travail ; ils ont froid et faim. Chez nous, dans les armoires et les commodes, il y a tant de vieilleries qui ne serviront plus. Mais pourquoi m'en parles-tu ?

MELCHIOR.— Quand ta mère t'envoie, tu y vas de bon gré ou de mauvais gré ?

WENDLA.— Oh ! de bon gré, sur ma vie ! Et tu poses la question !

MELCHIOR.— Pourtant, les enfants sont crasseux, les femmes malades, les maisons remplies de saleté ; les hommes te haïssent parce que tu ne travailles pas...

WENDLA.— Ce n'est pas vrai, Melchior. Et même si c'était vrai, raison de plus pour y aller !

MELCHIOR.— Comment raison de plus, Wendla ?

WENDLA.— Oui, raison de plus pour y aller. — J'aurais encore plus de plaisir de pouvoir les aider.

MELCHIOR.— C'est donc pour ton plaisir que tu visites les pauvres ?

WENDLA.— Je les visite parce qu'ils sont pauvres.

MELCHIOR.— Mais si tu n'avais pas de plaisir, tu n'irais pas ?

WENDLA.— Est-ce ma faute, si ça me fait plaisir ?

MELCHIOR.— Et naturellement, tu iras au ciel ! — Alors c'est vrai, ce qui me tourmente depuis un mois ! — L'avare, est-ce sa faute s'il n'a aucun plaisir à aller voir des enfants malades et sales ?

WENDLA.— Oh ! mais pour toi, ce serait le plus grand plaisir.

MELCHIOR.— Mais lui, naturellement, il mourra d'une mort éternelle ! — Je m'en vais écrire un traité et l'envoyer à M. le pasteur Kahlbach. Tout cela, c'est à cause de lui. Quel radoteur avec ses *joies du sacrifice* ! — Et s'il ne peut pas me répondre, je ne vais plus au catéchisme, et je refuse la confirmation.

WENDLA.— Pourquoi faire de la peine à tes chers parents ! Fais-toi confirmer quand même ; tu n'en mourras pas. Sans nos affreuses robes blanches et vos longs pantalons, on pourrait même s'enthousiasmer !

MELCHIOR.— Il n'y a pas de sacrifice ! Il n'y a pas d'abnégation ! — Je vois les bons se glorifier dans leur cœur, et je vois les méchants gémir et trembler — et je te vois, toi, Wendla Bergmann, secouer tes boucles et rire, et, devant toi, je me sens amer comme un réprouvé. — — A quoi rêvais-tu, Wendla, étendue près du ruisseau, dans l'herbe ?

WENDLA.— — Des bêtises — des folies —

MELCHIOR.— Les yeux ouverts ? !

WENDLA.— J'ai fait ce rêve : j'étais une pauvre, pauvre petite mendigote, on m'envoyait dans la rue dès cinq heures du matin, il fallait mendier toute la journée dans la pluie, dans le vent, auprès de gens brutaux et sans cœur, je rentrais le soir à la maison, tremblante de faim, de froid, et si je n'avais pas récolté autant de sous que mon père escomptait, j'étais battue — battue —

MELCHIOR.— Je connais cela, Wendla. C'est la faute de ces stupides contes d'enfants. Crois-moi, il n'existe plus de gens si brutaux.

WENDLA.- Oh ! si, Melchior, tu te trompes. — On bat Martha Bessel chaque soir que Dieu fait, le lendemain on lui voit les marques. Oh ! ce qu'elle doit souffrir ! On en a des sueurs brûlantes quand elle vous le raconte. J'ai pour elle des pitié si violentes qu'en pleine nuit, je me fourre dans mon oreiller pour pleurer. Depuis des mois je voudrais lui venir en aide. — Je serais heureuse si je pouvais prendre sa place pour huit jours.

MELCHIOR.- On devrait poursuivre le père sans attendre ; on lui enlèverait l'enfant.

WENDLA.- Moi, Melchior, je n'ai jamais été battue de ma vie — pas une seule fois. J'ai du mal à m'imaginer ce que cela fait, être battue. Je me suis déjà battue moi-même pour sentir vraiment l'effet. — Ce doit être un sentiment terrifiant.

MELCHIOR.- Je ne crois pas qu'on rende un enfant meilleur par ce moyen.

WENDLA.- Meilleur par quel moyen ?

MELCHIOR.- En le battant.

WENDLA.- — Avec cette baguette, par exemple ! — Hou, qu'elle est dure, qu'elle est fine !

MELCHIOR.- Elle doit fouetter les sangs !

WENDLA.- Tu ne me battrais pas, un peu, pour voir ?

MELCHIOR.- Qui ?

WENDLA.- Moi.

MELCHIOR.- Qu'est-ce qui te prend, Wendla !

WENDLA.- Mais quel mal y a-t-il ?

MELCHIOR.- Oh ! sois tranquille ! — Je ne vais pas te battre.

WENDLA.- Mais je te le permets !

MELCHIOR.- Jamais, ma fille !

WENDLA.- Mais puisque je te le demande, Melchior !

MELCHIOR.- Tu n'es pas folle ?

WENDLA.- Je n'ai jamais été battue de ma vie !

MELCHIOR.- Puisque tu peux demander une chose pareille... !

WENDLA.- — Je t'en prie — je t'en prie —

MELCHIOR.- Je vais t'apprendre à me prier ! —
Il la bat.

WENDLA.- Ah ! Dieu ! — Je ne sens rien du tout !

MELCHIOR.- Je te crois — avec tous ces jupons...

WENDLA.- Alors bats-moi sur les jambes !

MELCHIOR.- Wendla ! —

Il la bat plus fort.

WENDLA.- Mais tu me caresses ! — Tu me caresses !

MELCHIOR.- Attends, sorcière, je vais t'arracher Satan du corps !

Il jette la baguette et se met à lui donner des coups de poing qui lui tirent des cris horribles. Sans s'en soucier, il la rosse comme plâtre avec furie, tout en versant de grosses larmes qui lui inondent les joues. Tout à coup, il se précipite, se saisit les tempes à deux mains et s'élançe dans la forêt avec des sanglots déchirants venus du fond de l'âme.